

LA SOUPE

Marguerite Andersen. *Sudbury/* Montréal: Éditions Prise de parole/Triptique, 1995.

par *Lélia Young*

Le dernier roman de Marguerite Andersen, *La soupe*, est une oeuvre postmoderne, en ce sens qu'elle est anti-essentialiste. La narratrice construit son récit et son identité, en décousant le vécu de son personnage central. Pour ce faire, elle essaie de découvrir l'information manquante et d'expliquer pourquoi certains liens sont dissimulés. Cette oeuvre, marquée par la volonté narrative d'écrire, donne une perspective polyphonique de la vérité.

La soupe débute avec la perte du seul homme, le professeur Paul Bonavoy, auquel l'héroïne, Hélène Latour, avait consacré temps et énergie. Cet homme, qui n'était ni son amant ni son ami, avait su l'accaparer par des notes qu'il avaient écrites dans ses agendas universitaires, notes qui constituaient une sorte de journal intime et dont elle devait disposer.

Nous retrouvons dans ce roman les thèmes chers à Marguerite Andersen et les préoccupations féministes qu'ils sous-tendent. Pour n'en citer que certains, nous mentionnerons ceux qui traitent de l'amour maternel, de l'iniquité sociale, de la pornographie et des rapports homme-femme, toujours difficiles. L'usage de certaines expressions comme "trousser une fille" révèlent aussi bien le rejet de la mentalité machiste, percevant la femme comme un objet, que le refus du désir féminin nié et subjugué.

Hélène aurait voulu poser mille et une questions à Paul Bonavoy pour mieux orienter le roman biographique qu'il suscitait en elle, mais elle ne l'a pas fait; elle a préféré, par timidité ou paresse, interpréter et mener son enquête à partir des notes incomplètes laissées à sa disposition. Elle agira finalement comme une détective, procédure qui alimentera d'une

certaine manière l'intérêt de son écriture. Ce n'est qu'après le décès de son héros, une fois que «Bonavoy n'existe plus que sur papier» (l'on peut déceler ici un raccord effectué avec *L'homme papier*, autre roman de l'auteure), que Hélène Latour fera finalement la relecture de son texte au lecteur. Le récit biographique dont il est question est voulu dès le départ inachevé ou plutôt en voie de construction. Ainsi, dès les premières pages, l'on est jeté dans une expédition du hasard, dans ce qui fut le quotidien passé d'un inconnu, et c'est à travers des réflexions émises sur sa propre condition que la narratrice nous renseigne sur les personnages et les divers lieux qu'ils parcourent.

Bonavoy est présenté comme un échec professionnel, malgré sa position, surtout à cause de son incapacité à créer des oeuvres littéraires. Hélène Latour dira de lui: «Bonavoy était critique. Il me semble qu'il n'a rien construit, créé, façonné.» Nous avons ici, l'évaluation sous-jacente d'un corps universitaire cloisonné dont les formes et les concepts se figent.

Au moyen d'une écriture sobre dans son naturel, l'auteure fait passer avec l'humour d'une ironie mordante, un examen de la vie sociale. Tout le récit sera parsemé d'associations et de rappels marqués par un instinct qui tourne souvent au comique. Marguerite Andersen, telle une bouffée d'air frais, vient nous surprendre par la spontanéité bouleversante de son style et nous ne pouvons que la remercier d'avoir su amener son héroïne à la vie par le moyen de la création. L'auteure a pu humaniser le poids du vide en le faisant voyager non seulement dans l'intimité des habitudes culinaires de ses personnages, mais aussi, à travers le temps et l'espace d'une histoire touchée par le colonialisme.

Le "je" de la narratrice entre comme spectateur dans la vie intime de son héros et, parfois, l'on se trouve envahi par un sentiment de voyeurisme. Les thèmes sont abordés durement et sans sensiblerie. Parlant du vieux Bonavoy dans son asile, elle dira: «S'il me fait pitié? Oui et non. Parfois, j'ai envie de le rayer de ma pensée, comme on

écraserait un cafard. À d'autres moments, je m'efforce de le respecter comme je respecte le vieux gorille assis au fond de sa cage du Jardin des Plantes.» Une sorte de violence verbale mêlée à un style impatient et volontaire tranche parfois sur de belles descriptions, toujours heurtées par le poids de la réalité qu'elles projettent: «L'hiver, les fauteuils du vestibule, salle d'attente de la mort, accueillent ces silencieux voyageurs du destin.»

Marguerite Andersen se révèle à travers la narratrice et le fantôme de Bonavoy, homme objet qui cache un secret. Elle nous ramène, par le biais de la confrontation, à la passion de la mère, pierre angulaire de son écriture. Hélène confiera: «Comme moi, Bonavoy est resté célibataire. Comme moi, il a vécu avec sa mère. Sa mère qu'il aimait, je crois, comme j'ai aimé la mienne, jusqu'à la mort.» L'amour de la mère et celui de la soupe, cette création de "bonne ménagère" qui relie les sens à la terre, constituent les éléments clés qui affûtent la cohérence textuelle du roman.

Le livre de Marguerite Andersen représente une sorte de parodie du pouvoir masculin qui détient la critique, c'est une oeuvre de reconstitution divertissante, bien écrite et qui repose entièrement sur la personnalité de son auteure.

FEMMES VOILÉES: INTÉGRISMES DÉMASQUÉS

Yolande Geadah. Montréal: VLB Éditeur, 1996.

par *Suzanne Champagne*

L'essai de Yolande Geadah est une invitation à approfondir la réflexion sur la controverse qui entoure le port du voile islamique à l'école, à partir d'un cadre politique et féministe tout à fait pertinent pour le sujet. C'est dans le but d'éclairer la polémique sous un autre angle que ceux du droit et de la diversité culturelle que Yolande